

[1896 - 1]

2-70

M. de Laurier
de Montréal,
5 fév. 1896.

à Mr.
J. A. Asselin,
Rédacteur des
"Le Journal-Baptiste"
Pontrebecq. P. Q.

Mon Cher Mr. Asselin,
Il y a longtemps que
je vous dois des remerciements pour
votre délicate attention à m'adresser votre
intéressant & patriotique journal.
J'en ai bien reçu tous vos envois,
accompagnés de vos compliments.
Je ne puis donc vous en re-
mercier & vous féliciter.
Votre journal est parvenu

Respectueux à l'Église au Cler-
gé & respectueux profondément aux
Sons principes d'homme honnête
& Chrétien.

De plus nous saurons la cause
des Canadiens que nous défendons
spécialement avec autant de zèle
qu'il nous d'ordures. Cette cause
une digne cause, soutenue
par un lettré excellent & sage,
elle ne peut manquer de réussir,
et d'arriver aux plus heureux ré-
sultats & pour tous les Maîtres
de l'Université pour nous même.

Je vous félicite de l'avis de
votre bonne direction donnée
à votre lettre, des encouragements
sous différents, & des succès
que vous pourriez déjà
remporter.

Il ne me reste qu'à

Vous souhaiter les plus
bons succès que vous de-
sirez. Adieu Je ne puis
menager pour mes freres
les plus intéressés de votre
prosperité, ~~par~~ la grande suc-
cès de toutes vos légitimes
aspirations.

Si votre endroit est
d'un plus grand intérêt pour les
Maîtres les uns, Je vous af-
firmes volontiers de vous faire
Comité. Surtout les plus re-
spectables évidemment, ce
qui est une chose rare dans notre
Université & ce qui ne serait
pas très-prouffitant pour nos
lecteurs.

C'est bien de parer dans le
plus grand Calme. J'ai assez
interna - très-peu de soucis et

peu d'activité pourtant, sur l'a-
bondance générale de la dernière
récolte qui ne saurait s'élever,

Je ne connais rien de nou-
veau dans votre famille & chez
les gens que vous connaissez à
Paris etc.

Je serai heureux de vous
faire les remerciements que
vous méritez & au qui pourrissent
leurs très dévotés

Paris! Adieu!

Mille très tendres

et groupés

à votre service

J. D. Lévesque

Desjardins

2. D. de Lévesque

de Montréal

5 Janvier
1896.

271

Hotel de Ville du Havre
Bureau Militaire
et des
Contributions Directes

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Havre, le 20 Février 1896

Monsieur F. Olyan Olyelin

Pour vous engager
dans la Légion Etrangere
vous n'avez qu'à vous présenter
à un recrutement de France
et si vos aptitudes physiques
le permettent vous pourrez être
dirigé sur votre corps (sans)

Copiez - Monsieur mes
salutations sincères.

[Signature]



25. Vous n'avez pas besoin d'aucun papier.

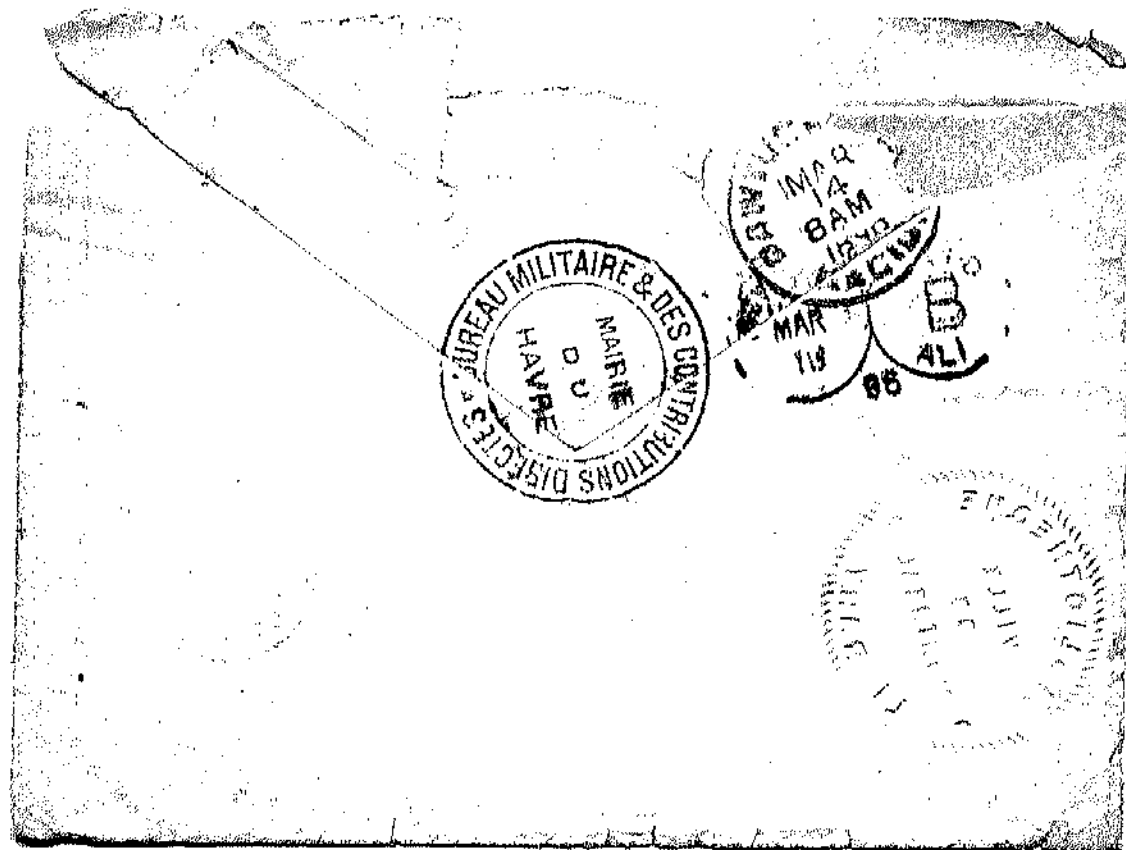
Mairie du Havre

Monsieur J. Olyar Asselin

au "Jean Baptiste"

Payluckel, Rhode Island

(Etats Unis)



Grand. Séminaire de Rimouski,
H. mars 96.

Monsieur J. G. Beaulieu
Paroissien, R. I.

Bien cher Frère,

La est le premier
qui me parle du projet qui avait
formé l'intention d'emprunter de
l'argent, ici, pour toi, la somme
de deux cents piastres laines.
Mais te dire tout de suite que
la chose est impossible. Meunier
ayant déjà emprunté la somme
de \$ 625.00 sur une terre
qui en est grevée au titre d'ém-
pation pour deux millions
de \$ 750 ou \$ 800 piastres au plus

je dois tout à fait impossible
d'emprunter de nouveau sur hy-
pothèque, sur une terre qui sem-
ble opprimée de si faibles garanties,
bien qu'en réalité elle vaille bien
cinq fois plus que le montant de
son évaluation. Du reste, les ren-
tes à payer pour l'argent déjà em-
prunté sont assez fortes et la sou-
me mise au régime assez forte au-
ssi, pour me rester là. D'ailleurs et
de que mon oncle me demande de
ce genre, je le lui refusais, assez
du sur; et, si elle devenait vendue
les avantages, je n'en aurais en
rien d'estimer. — Du côté de
de ce que mon oncle me dit à propos
d'elle avait d'entrer en société
avec Collot: je ne l'ai jamais été
plus que toi, car il dit bien qu'
si j'avais que je m'y fusse opposé.
Voici comment les choses
ont eu lieu. Mon oncle m'écri-
vit d'abord par disant qu'elle

trouvait à acheter une maison, va-
lant, je ne me rappelle plus com-
bien, qui pouvait lui rapporter,
par mois, de loyer, une somme
de plus de soixante piastres, et
qui pouvait se payer d'elle-même
du fait peu de temps. Je trouvais
le plan avantageux ou du moins
pas mauvais, et je me décidai à
lui chercher les \$ 400 piastres qu'
elle me demandait pour la pre-
mière année. Dans le même temps
je dis donc à St. Hovis et François
de la chose à Oscar, qui ne la dé-
couvra pas. Mais comme lui-même
avait déjà emprunté, pour
mon oncle, de J. Parrot, la somme
de \$ 200 piastres, il me demanda
d'emprunter de M. Lévesque \$ 200
piastres au lieu de 400, ce qui me
rendre cet argent de Parrot
et me devoir que au même.
J'en informai mon oncle et
quelques jours après une fois

me autorisant à emprunter et à by-
prothiquer pour cette fin sa terre,
à emprunter, dis-je, \$25 ^{pièces}
dont 400 pour aller y construire les
fruits d'emprunt, 200 pour Co-
Car et \$5 ^{pour autre}, à compléter sur les
\$39 pièces que j'avais de bonnettes
pour Mary et Sophie. Je lui en
j'aidai \$55.00 Car j'avais payé
\$15 pour payer les frais de bureau
recherches enregistrement et autres
payés sur ses ^{comptes} ~~comptes~~ ^{comptes} ~~comptes~~
le feu. Je fus plusieurs semaines
sans avoir de réponse, mais je
restai sans inquiétude, car j'avais
envoyé l'argent par colis postal.
Au bout de ce temps je reçus
la nouvelle que maman n'avait
pas acheté, parce que celui qui lui
voulait vendre avait retiré sa
parole, et que elle avait placé
son argent dans la société ac-
tuelle. En somme, avec les \$200
pièces de Parent, que maman

avait déjà prêtées à Collet, ce dernier
lui devait maintenant près de dix
cents pièces. La chose ne me'a pas
souffert, mais je n'en ai pas trop blâmé
maman, justifiant son action
par ses intentions. Et voilà. Com-
ment j'ai été consulté en tout
cela, et voilà la part que j'ai
prise aux transactions de ma-
man. Si elle m'avait demandé
conseil, je lui eusse conseillé tout
autre chose que ce qu'elle a fait;
mais, la chose étant faite, il
n'est été bien inutile de me ré-
pandre en reproche contre
elle et causer de la peine à celle
qui a assez à en avoir d'autres
côtés.

Sur mes parties de Sophie et
des projets de maman sur elle;
s'il est possible, elle me montrera
pas à Full-River durant cette
année. Je sais bien que c'est la
le désir de maman, mais

je tâcherais que la chose n'arrive
pas. Sophie est entrée ici ruinée
de santé et ne sachant plus rien
ou presque rien. Elle est entrée dans
le second cours et avec assez de
difficultés. Elle est maintenant
dans le quatrième et il est pro-
bable, qu'au printemps encore l'an-
née prochaine, elle pourra preu-
ver un bon diplôme d'école élémen-
taire. Comme tu le vois, elle est
loin de perdre son temps et avec
cela sa santé s'est un peu amé-
liorée. Les bulletins que je reçois
de S.S. tous les trois jours et les
nouvelles qu'elle me donne d'elle
à part cela, avec ce que je fais
de constater moi-même, me
satisfait pleinement. J'ai mis
mes espérances que Sophie rentrerait
au couvent, si nous pouvions
lui faire faire son cours.

Quant à maman, elle ne
doit pas ^{tenir} que sa lui écrit

temps ^{de} de tenir ces deux petites fil-
les au couvent, puisque l'année
dernière je n'ai payé que la sou-
che de \$ 80 pour Sophie pour
Mary et Malvina, y compris 20
piastres à Mary pour son voyage
à l'hôpital et \$ 7.00 à Sophie
pour ses vacances au Nord.

Quant aux vacances, cette année,
je me propose de les lui faire
passer au couvent, lors même
qu'il y aurait obligé de payer
aux S.S. une petite pension.
Malvina semble se complaire dans
ses pauvres habits d'orpheline, et
sa santé est toujours bonne.

Ces pauvres petites! si tu voyais
comme elles sont joyeuses lors-
que je vais les voir au palais.
Et je leur cache tout ce qui pour-
rait les attrister ou leur causer
de quelque chagrin; elle se
connaissent encore assez vite
la tristesse.

P.S. Je suis sûr à 99% que ce que je t'ai écrit - 98 pages - est un mélange de tout ce que j'ai écrit pendant ces 10 dernières années. Je ne me souviens pas de la date de la rédaction de ce manuscrit. Ce manuscrit est un mélange de tout ce que j'ai écrit pendant ces 10 dernières années. Je ne me souviens pas de la date de la rédaction de ce manuscrit. Ce manuscrit est un mélange de tout ce que j'ai écrit pendant ces 10 dernières années. Je ne me souviens pas de la date de la rédaction de ce manuscrit.

Ton journal, je ne le reçois pas.
 C'est M. Landry, Directeur des élèves,
 qui le lit et qui me donne les nou-
 velles qui m'intéressent. Quant
 que tous les jours sont sous l'em-
 main du Grand-Séminaire, je
 n'aurais guère le temps de
 le lire lors même qu'il
 m'arriverait. Du reste, je n'ai
 rien aux vacances et je pren-
 drai alors connaissance des
 journaux. A propos j'ai à pré-
 sent j'en ai eu une dizaine de
 4^{es}, entre autres, celui qui était
 la phrase "triste" que j'ai
 fort goûté.

Adieu! il passe dix heures du
 soir et je couche de fatigue. Pen-
 dance moi les paroles que tu m'as
 écrites: "plus je vais plus j'écris mal
 le français et plus je manque de style.
 A force de faire des traits d'écriture sans
 des mots à orthographe défectueuse, il se voit
 que je ne ^{les} sais plus écrire moi-même.
 Ton frère, J. R. Bellin *ed*

Grand Séminaire de Rimouski,
17. avril. 96.

Monsieur J. L. O. Asselin, recteur du Jean-Baptiste,
Rimouski. P. Q.

Mon cher Olivier,

J'ai aujourd'hui
une grande nouvelle à t'apprendre; je
serai fait sous-diacre le trentième mai
prochain et diacre le lendemain.
J'accompagnerai Monsieur dans
sa visite pastorale laquelle com-
mencera vers la mi-juin et se
fera dans le Comté de L'Assomoi-
sant. Il y a longtemps que je me
prépare à ce grand jour, et cepen-
dant, et pour l'avenir, je ne
suis pas sans trembler à son

approche. Il est si grand. Ce pas que
j'ai à faire, il est si gros de con-
séquences pour l'éternité. Puis, il
me faut m'immoler et mourir,
et je suis si jeune; il me faut
être tout à Dieu et au service
de mes frères, et je me sens si
égoïste et si lâche. Depuis trois
ans déjà que je suis ici, dans
ce grand séminaire, on veut respi-
rer le recueillement et la piété;
je devrais être aujourd'hui tout
autre que je n'étais lorsque j'y
suis entré, mais à ma honte, je
crois que je suis pire. Mais main-
tenant, je vais changer, il faut
que je change de vie. Nous pourrions
ensemble à ce sujet et le traiter
Quai prochain, lorsque je m'asseyerai
sur les dalles du sanctuaire.
Avec, aux pieds du Pontife, c'est
avec un cœur d'apôtre que
je me reliverai.

Maman m'écrit que disant

qu'ils ont dessein de ~~me~~ bâtir, de
prendre mes biens, je ne sais quoi;
Car je n'ai pas très bien compris,
et elle me demande de travailler
à vendre sa terre. Outre que je
n'ai nullement le temps de m'oc-
cuper à ce qu'elle me demande, je
n'ai pas beaucoup confiance à
toutes ces entreprises dans lesquelles
ils veulent se lancer. Je crois que
c'est là un moyen fort étiré
trop sûr de dépenser le peu
qu'ils possèdent et de se mettre
dans la plus grande misère. Si
ces bons parents venaient m'en
croire, ils garderaient le statu
quo et travailleraient leur tra-
vail ordinaire en s'efforçant de
payer régulièrement l'intérêt
de l'argent emprunté et de faire
investir les jeunes avec la rente
de leur terre de St. Flavie. D'ici
y a souvent bien cette terre leur
rapporte \$ 1500 cent quarante

justices de suite par amies et leur
demande plus pour de dépenses. Cette
somme représente l'intérêt d'un
certain fort capital et je doute ^{pas}
~~compa~~ qu'avec l'argent qu'ils retiennent
sont de la vente de cette terre ils
pourraient mettre de côté un assez
fort bénéfice. Je ne m'y connais
guère en affaires, mais je crois qu'il
en faut pas s'y laisser trop
lorsqu'on n'en a jamais beau-
coup faites. C'est la même chose
disant de mannan. L'ami qu'il
en soit, je ne puis m'occuper de
ce dont mannan en parle.

Mannan se plaint aussi d'Oscar
et lui reproche entre autres choses
de lui avoir fait perdre le loyer
d'une annie de sa maison. Mannan
l'est pas juste envers Oscar sur
ce point. Oscar a ses défauts, il
est vrai, mais il ne faut pas
lui nier d'avoir toujours pour
les intérêts de notre famille,

au moins depuis qu'elle est montée
aux États. Je te dis toutes ces choses
afin que tu en parles à mannan toi.
Que tu la verras et que tu arran-
geras toutes choses pour le mieux.

Oscar est, depuis deux mois,
père de trois enfants. Le dernier,
un petit garçon, porte son nom,
car il n'est dit qu'il me ressemble
quelque peu. Augustine est bien
maintenant. — Chez Joseph Kasch,
une petite fille dernièrement, mais sa
sœur dernière est au même temps per-
due pour le ciel. — Mon oncle vient
à passer une partie de l'hiver qu'il
il est bien maintenant.

J'oubliais de te dire que M. Louis
cette sera reçu maître en même temps
que je serai reçu sous-décrot. Je vais
resté le premier à partir après lui.

Et ne m'oublie pas dans tes prières.

Adieu à au revoir!

Louise,

J. P. Bédard

[1896-4]

2-74

LEO RICHARD & CO,
COLLECTION & AGENCY,
Room 616 Kenhard Block.

Collections made in all Parts of the
U. S. and Canada.

All Business Strictly Attended to.

Manchester, N. H., 20 avril 1896

Mon cher ami,

Vous me pardonnerez, j'espère, si je ne vous ai pas plus tôt baillé de mes nouvelles. Les deux littres, vous savez! Je travaille ferme, mais je crains que si je n'avais pas un peu honte, je me laisserais abattre. Les comptes rentrent passablement, mais l'argent, guère. Il y a peu de ma fortune, & la fortune. Si cela continue je n'aurai pas de petit secours de l'É. C.

En réponse à ma lettre j'attendais tous les jours une paquet de Calcutta. Quels sont les derniers ails des produits de votre imagination? Quel à rire & quel mot avez-vous lancé depuis mon départ.

Je regrette bien sincèrement que vous ne soyez pas ici jamais. Les hommes sont bêtes, chez nous & les femmes sont laides. C'est à vous de dire, ce me semble, que je n'en... littre!

Mme de mes amis de Québec, un nommé Lapointe,
est à peu près le seul garçon avec qui je puisse
faire des calembours. Ce garçon a fait un cours
classique, & est allé compléter à Paris ses études
musicales qui font de lui un des meilleurs
organistes & pianistes que j'ai entendus. Sa
mémoire, farcie de souvenirs intéressants, lui
fournit toujours des topiques agréables. Il a
personnellement connu les grands maîtres de
la scène française, & parle d'eux avec auto-
rité — Comme s'il parlait de lui — Si vous
êtes par ici, vous pourriez vous amuser &
me raconter. Sans y vouloir peut-être, si le
bonheur vous lâche. Venez y faire mes
propos & venez y faire mes propositions.
Bonne nuit: je vous invite.

Si vous m'écoutez, tachez d'être
tôt & que ce soit long.

Vos amitiés aux amis.

Je vous serre les mains.

Picard.

P. S. Donnez-moi un coup de pied dans
le ventre à Tanguay, là, & embrassez-
le pour moi. Venez lui dire tout &
prenez un peu de pain pour moi. Venez lui dire tout &
prenez un peu de pain pour moi.

[1896-5]

2-75

Salmon Mass. 27 Mai 1896

Mr F. Oliver Asselin

Pawtucket-R.I.

Mon cher Francois,

Je viens de recevoir ta
lettre et je suis très heureux d'ac-
cepter l'offre généreuse que tu me
fais, d'aller m'établir à Pawtucket.
J'irai te voir probablement la
semaine prochaine, car cette
semaine, je n'ai pas d'argent.

J'ai grande hâte de te parler
un peu de Montréal, et tu vas
voir. Comme les choses sont
changées depuis que tu es parti,
Joe Roy n'est pas sans t'avoir
dit un mot de ce qui s'est passé.
Et bien, tout est vrai sans savoir
ce qu'il t'a dit, et certes, je n'en
suis pas fâché.

J'ai grande hâte de te voir
et surtout de voir la place.

quater me propose, pour m'y
fixer, car je dois te dire que
depuis que je suis ici à Salem,
je n'ai pas fait assez pour payer
ma pension.

Au revoir bientôt

Ton ami

J. A. Russett M.D.
77 Harbor St.
Salem Mass.

J'ai placé ce
garçon à l'Institut
où j'ai payé sa pension
et son logement pendant
deux mois. Il ne m'a
jamais remboursé ces di-
verses. En 99, dans l'ann.
pour lui ai écrit
emprunter (?), il ne m'a
pas répondu.

[1896-96]

2-76

Salon Mars. & Juin 1896

M. Frs. Olivier Esq,
Pawtucket

Mon cher François

Comme je ne veux pas faire de dépenses inutiles pour aller visiter une place sans savoir si je m'y fixerai, j'attendrai une lettre de toi avant de partir pour Pawtucket. Dans cette lettre, tu me diras si tu es venu à quel prix je pourrais me procurer une pension convenable avec un bureau et chambre à coucher, tu me diras aussi si tu es à peu près assuré que je pourrai faire ma vie dans la paroisse de Woodlawn, quelle est la population de cette paroisse, et quel industrie alimente cette population. Car je ne voudrais pas me rendre là, et être obligé de partir après un mois sans avoir d'argent pour payer ma pension. Tu me diras aussi, si tu

Je vous prie, à quelle distance
sont les autres médecins Cana-
diens. Et ce qui il y a de particulier
à propos des Examens qu'il faut
passer pour être admis à la pra-
ctique dans le Rhode Island. Ces
Examens ne me font pas peur,
car j'ai à les subir ici pareils,
et je commence à y être préparé
un peu.

Repond moi au plus vite si tu
le veux bien.

Ton ami

J. H. Rives M. D.
77 Harbor St
Salam Mass.

[1896-7]

277

Salem Mass. 11 Juin 1896

M^r H. O. Asceline
Pawtucket

Mon cher François

Tu trouveras

Sans doute que je retarde un
peu trop, à profiter de l'avenir
qui m'est offert à Pawtucket.
Cependant, ce n'est pas ma fau-
te, je travaille tout-le temps
pour trouver de l'argent afin
de pouvoir me rendre à ton in-
vitation, et je ne le puis pas,
l'argent est si rare que tout
le monde voudrait-en avoir,
et ceux qui en ont-là y perdent
peu d'esp. J'attends que la pro-
fession me donne quelque cho-
se, mais rien ne vient, je travaille
toujours à crédit et je ne puis
rien retirer, puisque la moitié
du monde est à ne rien faire.
Je suis bien décidé d'attendre

Encore toute la semaine, et si
je ne trouve rien d'ici à ce
temps, je partirai à pied pour
Pawtucket; pourvu que tu n'aies
pas honte de moi en arrivant.
Car il est probable que je serai
nu pieds, mes chaussures étant
déjà assez vieilles.

Si tu voulais être assez bon
de m'écrire un mot aussitôt
qu'il y aura un médecin dans
le village, je te remercierais
beaucoup. Cela ne m'empê-
cherait pas d'y aller quand même,
car ici je ne puis pas vi-
vre, et là, au moins, il est
probable que je pourrai payer
mes dépenses.

Je te remercie beaucoup
de l'offre généreuse que
tu me fais, si je suis dans
le besoin et que tu es en

état de me tendre la
main, j'en serai recon-
naissant. Car je suis avec
quel cœur tu tends la
main aux amis
Au revoir mon cher
François

Ton ami
D. F. A. Ruel-
77 Harbor St-
Salmon.

[1896-8]

2-78

Grand Séminaire de Rimouski
15 Sept. 1896,

Cher Olivier, La Tribune m'est
arrivée hier, m'apprenant à
ma grande surprise, que tu
étais retourné à Woonsocket. Évi-
demment tu ne sais pas moi-
sien en place, car ton terrain
d'action a été très étendu de-
puis deux ans. Est-ce une
qualité? est-ce un défaut?
J'aime à croire que ce sont
les circonstances qui l'ont
voulu ainsi; sans ce rap-
port, je n'ai point de con-
seils à te donner. Tu ket.
Tes jours la vie, c'est toi qui
en supportes les fatigues:
à toi aussi de choisir
ce qui te conviendrait le mieux.

Je n'écriras avant peu, je
l'espère, me disant quelles
sont tes nouvelles, ton succès
ras et me faisant part de
tes projets d'avenir? En
attendant, je te souhaite le
meilleur de succès dans ta nou-
velle position, espérant que
tu n'abandonneras jamais
la voie du devoir, de l'hon-
neur et du vrai. Il me me-
rte que soit la famille dans
laquelle tu vis, si tu n'as
pas moins sa mission de bien
à remplir. Dans pareille
situation de famille, tu le vois,
on écrit le journal comme
on écrit l'Évangile; de
là, la grande responsabilité
pour le rédacteur catholique
de se montrer chrétien avant
tout. Je ne saurais trop
te conseiller de te montrer

toujours d'union à tous les
intérêts de l'Église. Dans
notre temps, il semble de bon
ton, même chez ceux qui se
proclament catholiques, de
désigner le clergé en com-
mencant par les évêques:
C'est là un malheur. Le pre-
mier écrivain de ce temps
doit d'en imposer à ceux
qui ont reçu mission d'in-
struire de Jésus-Christ. Lui-
même; ne songeant pas que
les évêques et les prêtres ont
reçu une éducation aussi
soignée qu'aucun d'eux, ^{soit} en
état par conséquent d'être
deur une question aussi
bien qu'eux, sans excep-
tion qu'ils ont eu plus la
grâce d'état, qui ne leur
font jamais défaut.
Quant à moi, cher frère, — pens

ce qu'il te plaira - j'aime au
tant suivre mes supérieurs
ecclésiastiques dans l'impor-
tante quelle question, même po-
litique, que le premier bon
journaliste, qui trop souvent
n'écrit que par intérêt ou
par passion. Je ne saurais
trop te recommander de fai-
re de même. Songe toutefois que
~~c'est~~ les évêques et les prêtres ne sont
pas si méchants que certains
deuilles les disent, que c'est
trop souvent ruiner la religion
que de critiquer le prêtre dans
toutes ses manières de faire,
et qu'un conseil indésiré,
par voie de journaux, est
souvent plus nuisible, même
lorsqu'il vient d'un ami,
que la fausseté et l'inju-
re de l'ennemi.

Pardonne-moi, bien cher

si je ^{peux} ~~peux~~ ^{peux} avant le temps.
Mais je sais que dans le monde il
y a tant de ces gens qui mettent
tout leurs talents à trouver
le maître et la religion en dé-
faut, que je crains que, vivants
dans le monde, ces mauvais
idées viennent à s'étendre
sur toi à ton insu.

Avant d'aller plus loin, laisse
moi te rappeler un mot de ta
dernière lettre, qui m'a causé
du chagrin. Me témoignant le re-
gret que tu avais eu de ce que
le Jean Baptiste ne m'était pas
arrivé, tu te plainais des au-
torités, qui ne t'avaient pas don-
né avis de l'impossibilité origi-
naire de recevoir ton journal, et
tu terminais en qualifiant cette
manière de faire de leur part
de vieux systèmes d'étouffe-
ment.

Je ne vois pas, cher frère, comment
tu peux appeler vieux système d'é-
touffement ce qui n'a jamais
existé. On n'étouffe rien ici, si
ce n'est le mal et ce qui est
contraire à la règle et au bon
ordre: tout le reste, ce qui peut
nous instruire et faire de nous
de saints prêtres, on nous le
fait connaître, on nous force
à le connaître. Reçois de
journaux dans un grand sé-
minaire serait une grave
désordre et voilà pourquoi on
te y interdit. Conçois com-
me moi quelle perte de temps
ce serait, quelle distraction pour
nos études théologiques et com-
bien il y aurait d'autres choses
ce rapport si on nous per-
mettait la lecture des jour-
naux. Ce n'est pas dans
un journal du reste qu'on

se forme à la piété et à la
vie intérieure. Quant à l'a-
vancement qu'on aurait
dû te donner, ce n'était pas
aux autorités du Séminaire
à le faire: c'était à moi et
c'est ce que j'ai fait, je crois.
Rappelle-toi ce que je t'ai dit
lorsque tu a commencé à
m'adresser le National.

Si moi-même comme moi que
cette espèce de prévention que
tu sembles jeter contre les fr-
ères du Séminaire et que tu
me manifeste à chaque fois
que tu en trouves l'occa-
sion n'est pas du tout jus-
te. Sois sûr que tu me cause
du chagrin chaque fois que
tu manifeste ~~ce~~ quelque mal-
veillance contre les prêtres
du Séminaire que j'ai tous,
crois-moi, en grande estime.

et qui en sont dignes.

Mes vacances se sont passées
partie en visite avec Strom-
gren et partie au Séminaire.
La visite s'est faite dans tout
le comté de Siméonville, com-
mençant par St. Rose du dé-
jeli et St. Anne du Lac et
se terminant aux Trois Po-
tols: en tout dix-huit pa-
roisses et missions. J'ai vu
partout de belles contrées et
trouvé de charmants paysages,
mais la fatigue m'a pas man-
qué. Je commence l'année
plus fatigué que je l'étais
à la fin de l'année dernière.
A St. Colombe, j'ai eu
le plaisir de voir Jos. Roy
où j'ai été plusieurs fois.
Il venait de te quitter et
m'a donné de tes nouvelles.
Il se proposait d'aller faire

le reste de ses vacances à l'école
militaire de Saint-Jean d'Iber-
ville. C'est lui qui m'a an-
noncé que Pap. Landry était
marié et qu'il tenait un
restaurant à Montréal, ce
qui m'a fait surpris. A
propos de mariage, Ed. Duguay
est marié depuis plus d'un
mois. Il est venu ici avec
sa femme à la fin des va-
cances, mais je n'ai pas
eu le plaisir de le voir. L'on
m'a dit qu'il avait pris une
excellente personne. Joseph Pe-
maith est descendu ici à la
fin d'août et s'est rendu
au Séminaire. Il est tout
entier à la médecine et m'a
dit qu'il fait de bonnes opé-
rations à La Prairie où il est
établi.

Ici, rien de bien nouveau.

Mr. A. Audet quitte le Séminaire pour aller vicairie à Coacoma et Mr. L. Côté le remplace dans la chaire de rhétorique. Des trois qui ont pris la soutane cette année, Cam. Sirois fait l'après-midi au cours latin, Calisto St. Laurent l'Humanité et Léonidas Noël est allé étudier au grand Séminaire de Québec. Pour moi, je suis toujours professeur de français dans la Troisième. J'aurais bien aimé rester au grand Séminaire et travailler pour moi, mais d'un autre côté mes finances se trouveront bien de quarante piastres que j'aurai à recevoir à la fin de l'année.

A propos de finances, laissez-moi te dire que mes vacan-

ces pour avoir été fatigantes, n'en ont été que plus payantes. J'ai reçu en présent pour plus de quarante piastres savoir: une montre avec la chaîne de dix piastres, un bréviaire de dix piastres, neuf piastres et demi argent et de Monseigneur une soutane et une douillette, qui sont de seconde main il est vrai, mais qui n'en valent pas moins une vingtaine de piastres. En plus, le temps de la visite m'a donné quatre piastres et soixante-quatre cents. Comme tu le vois, mes vacances ont bien valu cette année une année complète de travail; j'en remercie le bon Dieu.

J'ai été quatre jours à St. Flavie, avec Sophie et Malvina, après de mes vacan-

de vendre la terre de mannan.
Je t'assure que les acheteurs
ne sont pas communs. Rien
ne se vend et les cultivateurs
sont tous très à court d'argent.
La terre de mannan à cela
en plus de désavantage, qu'elle
ne peut faire à elle seule
un établissement suffisant
et qu'elle est d'un prix très
élevé, vu le peu de gran-
des qu'elle a. Oscar of-
fre présentement 1425. pi-
stres comptant et l'on m'a
dit que Jos. Lebl avait fait
des démarches pour offrir 1600.
cents, mais n'ayant pu
vendre sa maison, il est
décidé maintenant de ne
pas acheter. J'ai chargé
M. Pelletier de s'occuper de
la chose, vu que je ne puis
m'en occuper moi-même.

J'ai communiqué à mannan
les offres d'Oscar et j'attends
sa réponse.

Sophie et Malvina sont en
bonne santé. Sophie travaille
toujours bien, mais n'a pas un
talent brillant. J'espère tout-
fois qu'elle pourra prendre
son diplôme d'école élémentaire
à la fin de l'année. Si nous
avions les moyens de lui faire
terminer son cours, elle serait
probablement une religieuse.
Hélas! la pauvreté ce n'est pas un
vice, mais c'est bien pénible par-
fois. Quant à Malvina, les
Noëls en sont satisfaites. Les
quelques amies qu'elle possè-
de au couvent lui seront
d'une grande utilité pour sa
formation.

Enfin je termine cette
demande de ma part. Je
te prie de me dire ce que j'ai dit au

Cours de cette lettre. Tu vois
que je te suppose encore
vertueux, & puisque je te crois
capable de supporter un con-
seil et de voir même une
reprimande. Tout ce que
je t'ai dit, je te l'ai dit
en grin, ne m'en pardonne
pas rien.

Je sollicite instamment
le secours de tes bonnes
prières et te prie de me
croire toujours,

Très piec affectueux,

J. B. Asselin,

Pawtucket, R. I., Oct 26 1896

Monsieur J. O. Asselin,
Pawtucket, R. I.

Monsieur,

À une assemblée du Cercle littéraire
Entre-haus, tenue chez M. LaRue, samedi
soir, le 24 octobre courant les résolutions
suivantes furent adoptées à l'unanimité:

Proposé par le Dr A. A. Meek, secondé
par M. J. George LaRue,

Que les membres du Cercle littéraire Entre-
haus ont en once regard l'article publié dans
le can-Baptiste de mardi dernier, le 20
octobre courant, contre M. J. O. Asselin; qu'ils
répudient les calomnies ignobles contenues dans
cet article & désirent revenir à leur ami leurs
sympathies les plus sincères & leur amitié la
plus franche, en face des accusations dont il a
été la victime!

Proposé par Les Ricard, secondé par
le Dr A. A. Meek
Que des félicitations soient adressées

W

Pawtucket, R. I., 189

a M. Casselin pour avoir pris, immédiatement,
après les moyens de rappeler à son devoir
Brazcau, le rédacteur éhonté du Jeune-Bap-
tiste.

Proposé par Abb. Langelier, secondé par
J. Georges La Rue
que copie des présentes résolutions
soit transmise à M. A. S. Casselin.

Leo Meyer
etc. pro. tem.

Pawtucket R. I.

Oct 26, 1896

[1896-9]

Pawtucket, R. I., Nov. 11 1896

Mon cher ami,

Après nos interactions hier, Le Parc & moi, & nous en venions peu à peu s'expliquer. Alors nous nous sommes mis de nous communiquer nos doutes & de vainement chercher à les dissiper. Voici :

1^o Qu'entend-on, dans la politique américaine par "College Electoral" ?

2^o Comment se fait l'élection du Président des États-Unis ?

3^o Les Orateurs sont-ils élus par le peuple, choisis par le Congrès ou nommés par la législature.

Votre réponse sera communiquée à nos amis entre nous.

Bien à vous,

Briefing.

[1896-10]

Pawtucket, R. I., Nov. 17 1896

Mon cher ami,

Mais supposez que nous ayez publié sur
"La Tribune" le compte rendu des séances de la
Cour du Circuit des Etats-Unis dans l'affaire Drago.
Un petit compte rendu fidèle & naïf nous en eût
été la base, mais aussi de tous les incidents
s'y rattachant. Il nous a été de ces récits de séance
écrites par un homme & écrites dans le corridor,
de la même manière que Drago en & de telle manière
à l'usage. Les souscriptions sont très propres
à faire une bonne œuvre au public en matière de
additions & caractères de reconnaissance, mais
vraiment pitoyables. Peut-être quelques-uns d'entre
eux, ainsi que nous le voyons, ont été
très agréables à l'époque.

Bien à vous,
Lisabelle

[1896-11]

Pawtucket, R. I., 6 December 1896

Cher Monsieur,

J'ai reçu & remercié votre lettre courte -
mais pleine de bien. Pathic. Both of you have
written very kind to me, at most a distant friend
to you & quite a stranger to Mr. Pathic. I beg
leave to forward him, through you, my most
sincere thanks.

I mention, yesterday, very confidentially, to
show Mr. Backer this letter of introduction,
& beg him to take his friend's word into con-
sideration. I felt, on his entering his office,
almost sure my steps would be successful.
But alas! my feelings were quite unlike
when I left him. He refused me, saying
he was very sorry for Mr. Pathic & myself,
but he could not grant me this favor as
he had not in his office, room enough for
another student. I came back quite
disheartened.

I regret having to convey you this
sad news, in return for the kindness you
& Mr. Pathic were to me. But after all,

it sans te me l'auré le mort to
le pitié in that.

Si vous en étiez dire que je pourrais
trouver que vous cherd à faire à l'automne -
M. P. dans un bureau, dans un service,
dans une banque que l'on y a, à l'école de
moi. J'irais travailler avec plaisir - je
dis je! avec grâce - si ça me demandait
le pain & le vin. J'étudierai le soir, & qui
sait, avec des bons sains, je pourrais peut-être
aller loin.

Le cœur, c'est certain, vaillait, mais on met
à la porte des chœurs, sans, parce que sans
être arrivé, & moi, parce que je suis, & que
qui je suppose; fait à un chêne qui me
plaît. Si Dr. Buret me fait plus à l'entendre,
& il est fait d'autre sur la rue & continue.

Bigand.

Séminaire de Rimouski, 29 Dec. 96.
[1896-12]

A Monsieur ^{M^r} P. O. Asselin,
à Woodstock, R. P.

Mon cher Père,

Il m'en coûte un peu de t'écrire, car, ma dernière lettre étant demeurée sans réponse, je crains que les soins m'accablent contre moi et que celle-ci ait le même sort. Et pourtant, nous voici sur le point d'entrer dans une nouvelle année et je ne puis résister au désir de te faire mes souhaits.

Quel sort nous réserve 97, que nous apporte-t-elle dans les replis ténébreux de son manteau? J'essaie en vain de sonder l'avenir: je ne saurais y découvrir rien

de certain. Pour tous deux cepen-
dant, je prévois des lettres, des
fatigues et des peines: pour toi,
lettres fatigues et peines dans la
carrière où tu es déjà depuis cer-
tains longtemps entrée; pour, aussi,
dans celle où le Seigneur me veut
et où il me réserve sans doute de
grands combats. Humble journaliste,
perdu au milieu du grand élément
américain; faible et jeune prêtre
de cette Eglise canadienne, déjà
de plus en plus calomniée, de
plus en plus battue en brèche
par l'ennemi du bien: que
ce que l'avenir nous réserve à
tous deux?... Je ne puis le cacher
chez moi, mes rêves d'avenir ne
sont pas roses et il pourrait peut-
être se faire que cette réalité fut
pire encore avant longtemps. Les
idées vont grand train au Ca-
nada et malheureusement ce
ne sont pas toutes de bonnes

idées. La presse est loin de faire
son devoir ici. Elle se fait trop sou-
vent le véhicule de principes malades,
révolutionnaires même et subversifs
de toute autorité. Le peuple voit à
cette source, se fagotant pour ainsi-
dire à ce monde d'impie et de ri-
vales dans lequel on le comprime;
et voilà que le principe d'aujourd'hui
d'hier n'est plus le principe d'hier
à deux siècles: il ne faut pas ab-
user bien loin dans nos campagnes
pour s'apercevoir du mal.

Hier, on a eu en chaîne une lettre
pastorale des évêques de la province
ecclesiastique de Québec ^{Suffragant} ~~canadienne~~
aux laïques, sous peine de fautes graves,
et aux clercs, sous peine de suspen-
se, la lecture de le Lecteur. Cette
condamnation produira bien du mal
contentement chez certaines gens,
mais, pour moi, je m'en réjouis.
Je suis loin d'approuver, en effet,
tout ce qui s'est fait dans le
congrès libéral d'après un certain

temps et encore moins la manie-
re de faire de l'Électeur, qui n'est
fait le parti-étendard de tous les
faux principes qui y ont été écrits.
J'ai le droit de vote, bien que je n'aie
pas encore usé de ce droit; mais,
tout attaché que je sois aux traditions
de ma famille, je n'appuierai jamais
le parti libéral si il ne revient pas
à de bons principes meilleurs que ceux
qu'il proclame maintenant. Je
suivrai un chef libéral lorsqu'il
sera possible de le faire sans aban-
donner nos chefs religieux, les évê-
ques; je serai libéral, mais non
pas de ce libéralisme qui ~~se propose~~
à séparer l'Église de l'État, ainsi
à la faire la servante et l'esclave
de ce dernier. Je n'aime pas ces propo-
sitions de foi formulées dans tous les
tours d'expressions quelques temps par les
chefs libéraux; celle d'un libéral,
v.g., qui se proclame ^{membre} chef de la
grande Église sans vouloir appar-
tenir à cette petite Église que sou-

tenir nos évêques, comme si ces der-
niers n'avaient jamais enseigné
autre chose que ce qui est enseigné par
eux, et comme si il n'y avait pas obli-
gation pour tout Catholique de sui-
vre ceux que Dieu a proposés à votre
garde, ni celle d'un Libéral ou d'un
Libéral qui se font fort d'exclure
les évêques d'un ^{de la} génération qui
dépense, plus que tout autre on donne
au religieux. Ce règlement éclaircissant
la question des écoles de Montréal,
il est unique. Tous nos chefs, je
le répète, je ne serai jamais libé-
ral, si je ne puis m'être qui à la
condition de jouer aux pieds tous
les principes de philosophie chrétienne
et tout respect à l'autorité religieuse.

Je te prie de me pardonner cette di-
gression, car j'avais pris la plume que
j'aurais fait mes souhaits et j'allais
peut-être oublier de te le faire.

L'Église en tient dans que de mes
désirs, bien cher frère, si Dieu daigne

que les écouter tous, cette année
aura pour toi, quasi qu'il arrive,
la plus heureuse que tu aies en
cette vie. Que Dieu te donne la
santé le bonheur, le succès, en un
mot, la sainte paix qu'il accorde
souvent comme récompense à ceux
qu'il aime. Qu'il te donne le
courage et la force nécessaire
pour que tu ne failles pas devant
les obstacles que tu rencontreras
à l'accomplissement du devoir
de la femme et du bien. Dieu
t'a mis la plume en main,
c'est de notre temps une arme
redoutable: va donc toujours tête
haute et sans ^{boucler} boucler! Je prie
Dieu tous les jours de te con-
server l'énergie de caractère, la
rectitude du jugement afin
que tu ne te courbes jamais
devant une bassesse. Que
Dieu te bénisse et te comen-
se pieux, juste et bon. C'est
la mes santé.

Explicite et explicite se joignent
moi pour t'offrir leurs vœux. Les
belle passant, cette année aussi,
leur coup de jour de l'an au con-
sent. Pensez patentes! elles se sont
guère comme les joies de la famille.
Les! quasi que je leur comman-
de, cependant, elles sont toujours
gaies.

Qu'est-ce venu me voir il n'y
a pas longtemps et il doit revenir
avec quelques dinars de coupé
de jour de l'an. Qu'est-ce avec
bien réussi dans sa récolte, tant
de pains que de patates, ^{mais} ^{rien}
ne se vend ici: c'est à peine
si les patates valent de 12 à 15
cents le quintal.

Je suis toujours en bonne san-
té bien que le travail me fasse perdre
quelques jours. De ce temps-ci nous sommes
dans la préparation de nos examens,
les derniers probablement que j'au-
rai à passer, car nous avons fini
de voir notre théologie. Le temps fait

Et je ne sais pas aussi beaucoup, a.
vancé. — Je me prépare aussi petit
à petit aux grandes choses dont je re-
rai l'objet à la fin de cette année.
Présentement, nous apprenons à
dire la messe et à administrer les
sacrements. Mon ordination au-
ra lieu probablement vers le milieu
de juin (à la Trinité) et j'espère
qu'on ne me manquera pas d'y ve-
nir. Mon mari y sera probablement
aussi. Je m'attends aussi
à ce que plusieurs de mes oncles y vien-
nent. En attendant, priez beau-
coup le bon Dieu pour moi. De mon
côté, sois assuré que je pense à
toi dans mes faibles prières.

Au revoir et bonne nuit!

À ton père.

J. P. Chénier

[1897-1]

284

Quebec 14 Juillet 1897.

Cher Francois...

Je so bien

surpris, j'en suis sûr, de recevoir une lettre
de toi, je t'en dirai de suite les raisons.
C'est pour le demander à Sam W. Meredith.
Je te connais bien maintenant, tu me
pouvais, sans trop de trouble, trouver une
place pour une fille, connaissant aussi
bien l'anglais comme le français et de
même un peu, je crois, de disposition
pour écrire. Elle ferait même un travail
manuel pourvu qu'elle en avait pas
trop et quand par les très très mauvais

au début. C'est une de mes œuvres
que je n'ai pu plaquer convenablement
à Montréal l'an dernier, et qui a fait
sa classe au Vermont. Pendant cette
année dans un couvent et qui voudrait
penser une pointe plus loin. Elle
m'avait demandé si je n'avais pas
quelque ami auprès de qui je pourrais
l'introduire. Tout d'abord je n'ai pas
pensé à toi et comme l'année ^{prochaine} l'année qui
est maintenant celle de Cassapascia
me parlait un peu de toi, l'été dernier
venus de l'écrire quand même n'au-
rais-je que de tes nouvelles comme
rapport.

Ah bien. Ch. François évidemment
va la vie maintenant, as-tu toujours
confiance dans la carrière de journaliste
aux États, t'occupes-tu encore de ques-
tions juridiques. Je suis curieux de savoir

si tu es encore administrateur de L'Action
et ce que tu penses de la politique
restant fédérale. Une autre chose as-tu
continué l'an dernier "l'orator boy" argen-
tiste en bien et tu es en faveur du
bi: Melaxisme.

Quand à moi mes préférences sont pour
le convertisme, catholique, bourgeois.
J'ai commencé à le faire l'an dernier
à Montréal même et cette année j'ai
ouvert les campagnes du district de
Montréal avec Dastous qui va faire
un touron de l'est, deux autres
et d'Arthur Côté, trois champions
de Rimouski. Jusque:

En une année et je serai à l'œuvre.
Je crois que Joe Mousseau est bloqué
pour la pratique du droit. Le journal
donne les candidats bourgeois. On n'est
pas absent. Tu sais que l'Amérique est malade

Je suppose. J'ai justement reçu une lettre
de Joe qui m'invite d'aller à Q^uébec
faire une partie de pêche. Il est venu doc-
tein lui aussi et pratique la. J'aurai
maie et fatigue à la Peau.

Bien mon vieux, excuse toute ces am-
velles à la cogue - à l'air

Je te remercie d'avance espérant que tu
d'appras voir à l'ora demandé et me
dire ce que tu en penses, tout en me
donnant de tes nouvelles personnelles
car, pour moi je les toujours avec émotion
et plaisir les sentiments de ceux que j'ai
aimés comme et que la vague du monde
à des peres pour les jeta en amantie
scine. Si tu me réponds aduax à Q^ué-
bec. j'y seras bientôt.

Bien à toi

Un ami affec

Païdorel apnoe

[1897-23]
ou puis terminer que lettres sans course
dire que la réception de la vôtre m'a
fait plaisir. J'ai retardé & répondu
peut-être trop tard. Mais j'ai le regret de
vous en avoir été si longtemps absent, qui en a été la
cause. Le temps que j'ai passé à passer
ici, je en faisais que remettre & écrire,
mais je n'ai pu faire dit bien de faire,
je ne puis dire que j'ai dit en un instant et j'
bien en un instant votre lettre. J'espère
que vous en serez fort satisfait
car je n'ai pu dire que vous n'avez rien
dit de tout cela, et si ce n'est, mais j'ai
pu en dire un peu, parce qu'il est si facile
de s'en aller et de revenir. Mais il revient
mondit dieu. Cependant je suis en
ce moment à la messe. M. M. M. M.
à vous prie d'excuser le tout.
Bonne nuit comme d'habitude.

spayer, pas même voulois en entendre parler. Heureusement, votre bonne lettre m'est arrivée à temps, pour mettre un terme à cette croyance que je m'arrivais pas beaucoup, ou pour mieux dire: pas du tout.

A mon tour, en lisant votre lettre, je me suis rappelé bien des souvenirs que j'avais oubliés depuis long temps. En effet c'était un bien beau temps que celui qui a fini!...

Pourtant, à cet âge je me croquis bien loin du bonheur, et, je s'en dirais; plus tard, je serais presque au point d'être l'inverse de. Mais non, ce bonheur tard est arrivé, et bien seul-croquis moi. Alors, il je suppose après le temps perdu, au plus tôt passé, et comme vous êtes arrivé, il ne m'arrive pas.

Nous croyez pas que les épreuves que vous avez eues, et celles que vous avez eues,

sont une marque, que le bon Dieu ne vous aime pas; tout au contraire c'est une grande preuve de son amour!

Mais j'ai eu bien moins que vous à souffrir, puisque j'ai toujours vécu avec les miens, tandis que vous, au contraire, toujours été seul pour ainsi dire. J'ai subi quelques fois, au secours banni de l'indifférence et aux consolations qu'il faut payer. C'est bien là, la vie que nous menons à l'étranger, et ce du moins, l'idée que j'en ai.

Mais j'ai eu pas encore eu de grandes peines, mais assez cependant pour savoir, que plus nous structons le bonheur plus nous nous en éloignons. Le meilleur moyen, c'est de se soumettre à la volonté du bon Dieu et le reste, je me dirais pas, est peu, non, mais difficile à souffrir, lorsque nous avons les consolations du ciel.

Néanmoins, j'ai plus d'avantage que
vous ici, parce que j'ai la consolation
de voir temps - en temps, les amis
d'autrefois. Surtout c'est que j'ai été
privé de vous. Votre bon frère, Raouf
est venu passer quinze jours ici, il
a déjà quinze jours qu'il est parti.
Il vous salue comme cela fait du
bien de se rencontrer avec de bons
amis. Pourquoi sommes-nous obligés
de se séparer? Oh que nous avons un
bon frère! Raouf sera ramené au
commencement de septembre prochain
bientôt. Pourquoi ne venez-vous
pas, pour ce temps là, il serait si
content. Moi aussi, voyez-vous, parce
que j'estime Raouf autant qu'un frère
et ça lui ferait tout plaisir.
Mais vous parlerez pas du pays, car
je suis convaincu que vous ne desir-
erez pas d'avoir un ^{quelque} voyage en France
alors vous pourriez arriver sans payer. Mais, et vous
ne regretterez pas votre voyage. Si, toute fois, vous
ou bien pas, vous voudrez bien m'écrire
me dire pourquoi vous ne venez pas. Mais s'il
le demandez, ce n'est pas une indication de

Séminaire de Rimouski, 15 août 1897.

A Monsieur J. O. Aselin, rédacteur
à la Tribune de Woodstock.

Mon cher frère,

J'aurais bien quelques
répêchés à te faire pour l'indifférence que
tu montres à mon égard; tes frères, et
frères qui ont vécu si longtemps de la même
vie, reçu leur éducation dans la même maison,
il me semble, en effet, que l'on pourrait
se pardonner plus facilement quelques erreurs
peut-être un peu trop aigres et ne pas persis-
ter la raucerie — car je crois que tu en as un peu
contre moi — jusqu'à refuser à un frère un mot
de réponse à des souhaits de bonne année.

Mais une lettre aujourd'hui t'en est parvenue

pour te faire des reproches, le but qui se anime
est tout amical. Tu es donc instamment
invité à venir, à mon ordination, à la paroisse
laquelle aura lieu le 5 septembre prochain,
à 6 h et 1/2, dans la cathédrale. Bien peu
de mes parents assisteront à la cérémonie,
je le crains bien; au moins que la présence
me console de l'absence des autres. Je dirai
ma première messe le lendemain, le 6, chez les
Sœurs de la Charité. S'il arrivait que tu
ne puisses descendre, je t'invite, en cette jour-
née si solennelle de ma vie, à t'unir à moi
par la pensée. Quant, à moi, en montant
au Saint autel, je vous porterais tous dans
mon cœur, et vos noms, coë. uni, seront
les premiers sur mes lèvres, lorsque j'au-
rai prononcé les paroles sacrées qui feront
descendre entre mes mains la divine

victime

En attendant, du 24 de ce mois, jour
de l'ouverture de ma retraite, au cinq
septembre, jour de mon ordination, ne
cesses pas un instant d'adresser au ciel
pour moi tes ardentes prières. Tu connais
l'objet. Les vœux dont l'âme du prêtre
doit être ornée, et Dieu demande à Dieu
de me les donner toutes, car je veux bien
être prêtre, mais un Saint prêtre.

Tu as sans doute appris par ma-
man que j'avais accompagné mon oncle
à une sa visite en cette année. Nous
avons fait en voiture tout le tour de
la Gaspésie. C'est un très beau
voyage à faire, mais qui ne manque
pas de fatigues. Et être prêtre a
dans un mois et demi, du 23 mai

le 12 juillet, et nous avons visité trente
paroisses et deux missions. Après les
vacances je suis allé passer deux semaines
chez M. Dufour, à St. Dunas et une
chez Oscar à St. Flavin, je me suis bien
amuser dans l'une et l'autre place.

Chez Oscar j'ai vu tout le bon sens.

Quant au reste de la famille, tu
as dû en savoir des nouvelles par
maison, quant à moi j'en sais
rien de chose.

Je demandais de nouvelles de
parout de tes bonnes prières, je te
prie de me écrire, le

Ton père aff.

J. B. Deschamps

[1897-4]

2-27

Montréal, le 11 novembre 1897

Chère amie

M. de la Roche, directeur
de la Bibliothèque de la Société

Chère amie, j'ai reçu votre grande

joie les deux lettres de si et de II consécutives, j'ai
de toute réponse écrit le champ de la première
mais elle ne s'est arrêtée au moment de mon dé-
part du lendemain en sorte que la chose n'a
été impossible. J'aurais voulu dire tout cela,
prière au sujet de la négligence que l'on
me reproche, car je regrette que mes deux
lettres de septembre et de novembre n'aient
été point parvenues. C'est de moins ce
que je fusse, puisque les deux reproches n'a
ient été plus de dix, qu'ils sont à l'honneur. Je
comprends pas facilement, maintenant que
ma lettre du jour de hier, tout aussi de
deuxième partie déposée, je n'ai plus abondamment

de son caractère. Et de même, l'homme
qui se veut sage et bon, se veut
aussi riche et puissant.

Quant à la vanité, elle est
exclusivement à elle-même, et
elle ne se fait que pour elle-même.
Elle ne se fait que pour elle-même,
et elle ne se fait que pour elle-même,
et elle ne se fait que pour elle-même,
et elle ne se fait que pour elle-même,
et elle ne se fait que pour elle-même,
et elle ne se fait que pour elle-même,

et elle ne se fait que pour elle-même,
et elle ne se fait que pour elle-même,
et elle ne se fait que pour elle-même,
et elle ne se fait que pour elle-même,
et elle ne se fait que pour elle-même,
et elle ne se fait que pour elle-même,
et elle ne se fait que pour elle-même,

et elle ne se fait que pour elle-même,
et elle ne se fait que pour elle-même,
et elle ne se fait que pour elle-même,
et elle ne se fait que pour elle-même,
et elle ne se fait que pour elle-même,
et elle ne se fait que pour elle-même,
et elle ne se fait que pour elle-même,

et elle ne se fait que pour elle-même,
et elle ne se fait que pour elle-même,
et elle ne se fait que pour elle-même,
et elle ne se fait que pour elle-même,
et elle ne se fait que pour elle-même,
et elle ne se fait que pour elle-même,
et elle ne se fait que pour elle-même,
et elle ne se fait que pour elle-même,
et elle ne se fait que pour elle-même,
et elle ne se fait que pour elle-même,
et elle ne se fait que pour elle-même,
et elle ne se fait que pour elle-même,
et elle ne se fait que pour elle-même,

et elle ne se fait que pour elle-même,
et elle ne se fait que pour elle-même,
et elle ne se fait que pour elle-même,
et elle ne se fait que pour elle-même,
et elle ne se fait que pour elle-même,
et elle ne se fait que pour elle-même,
et elle ne se fait que pour elle-même,
et elle ne se fait que pour elle-même,
et elle ne se fait que pour elle-même,
et elle ne se fait que pour elle-même,
et elle ne se fait que pour elle-même,
et elle ne se fait que pour elle-même,
et elle ne se fait que pour elle-même,

Je suis sûr de vous l'avoir vu, et j'ai
aussi vu le bon. Par conséquent, je
ne sais rien de l'autre, et je
ne s'apprends que ce qui est. Comme
il s'agit de la place, et de l'usage
d'une bonne épave, j'ai vu le
de grandes occasions. Je pense
que la chose, j'en suis sûr, je
t'en ai fait part. Je suis sûr
de vous le voir.

Je vous en parlerai le jour prochain
après les deux autres dans la dernière lettre
et en attendant mon nouveau pro-
jet, je te donne à deviner de quelle
une réponse à ta suggestion.

Cela bien, oui, impossible pour moi
d'accéder à ta demande de pour
cancer. D'autre que je ne voudrais
pas telles petites choses. Et puis, hélas,
je suis de plus attaché au service
d'une manière irrévocable, ayant
été nommé à titre de missionnaire.
Par là, je suis engagé pour vous
et j'aimerais à ne pas me laisser

de vous, et de vous en parler
dans la dernière lettre. Je suis sûr
de vous le voir. Par conséquent, je
ne sais rien de l'autre, et je
ne s'apprends que ce qui est. Comme
il s'agit de la place, et de l'usage
d'une bonne épave, j'ai vu le
de grandes occasions. Je pense
que la chose, j'en suis sûr, je
t'en ai fait part. Je suis sûr
de vous le voir.

Je vous en parlerai le jour prochain
après les deux autres dans la dernière lettre
et en attendant mon nouveau pro-
jet, je te donne à deviner de quelle
une réponse à ta suggestion.
Cela bien, oui, impossible pour moi
d'accéder à ta demande de pour
cancer. D'autre que je ne voudrais
pas telles petites choses. Et puis, hélas,
je suis de plus attaché au service
d'une manière irrévocable, ayant
été nommé à titre de missionnaire.
Par là, je suis engagé pour vous
et j'aimerais à ne pas me laisser

Je vous prie de m'excuser
pour le retard de ma réponse
à votre lettre du 10 courant
et de vous assurer que je
n'ai pas oublié de vous
adresser mes vives salutations
à votre mère et à votre
frère. Je suis très heureux
de savoir que vous allez
bien et de vous souhaiter
toutes les prospérités.
Je suis, Monsieur, votre
très dévoué serviteur,
L. R. de la Rivière

Je vous prie de m'excuser
pour le retard de ma réponse
à votre lettre du 10 courant
et de vous assurer que je
n'ai pas oublié de vous
adresser mes vives salutations
à votre mère et à votre
frère. Je suis très heureux
de savoir que vous allez
bien et de vous souhaiter
toutes les prospérités.
Je suis, Monsieur, votre
très dévoué serviteur,
L. R. de la Rivière

Je vous prie de m'excuser
pour le retard de ma réponse
à votre lettre du 10 courant
et de vous assurer que je
n'ai pas oublié de vous
adresser mes vives salutations
à votre mère et à votre
frère. Je suis très heureux
de savoir que vous allez
bien et de vous souhaiter
toutes les prospérités.
Je suis, Monsieur, votre
très dévoué serviteur,
L. R. de la Rivière

[1897-5]

2-88

Le Carleton, le 30 décembre, 1897

Bien cher frère,

Voilà la nouvelle
année, voilà le temps des souhaits. Au-
trefois, temps désiré, jouer de réjouis-
sances et de bonheur, aujourd'hui,
je vis avec de mauvais moments redoutés,
parce qu'il me se passe jamais sans
apporter dans mon âme un peu de
de tristesse et de regrets. Cette année
particulièrement, d'approche du jour de l'an
me pèse, je le voudrais voir passé,
Car je me sens si seul, si seul...
Le vie de père, de mère de

Campagne surtout, n'est pas une vie
ordinaire. Aussi de tout le monde, sans
qu'il n'en ait aucun, vivant au
milieu des hommes sans avoir d'au-
tre commerce avec eux, que ceux que
réclame la devin de sa charge, déve-
nir de tous les chagrins, consolateur
de toutes les peines, sans retour de
mais lui-même aucune consolation,
prodiguant à tous ses conseils, sans
pouvoir en demander un seul, na-
pire se passe dans une solitude déserte,
dans une solitude solitaire. Pour tout
confidant pour unique consolateur,
il n'a que Jésus devenu réelle-
ment "l'unique part de son héri-
tage: para hereditatis ejus" C'est
de moi-même l'opinion que je me for-
me de la vie du curé, si j'en juge
par celle que je mène depuis qua-
tre mois que je suis prêtre. A la
Comma, j'y suis resté un mois;
lorsque j'ai laissé cette place, c'est
à peine si je commençais quel-
ques personnes, si j'étais resté

encore était et par affaire — dans
deux ou trois semaines. Ici, j'y
suis depuis trois mois. Je dirai
je que je ne connais que la robe
mises de l'église et au bureau de
poste où je vais tous les jours, dans
l'espoir de recevoir quelques lettres
d'une parente ou d'une amie. Oui,
je suis seul, seul, et c'est dans
cette solitude, loin de tout parent,
loin de tout ami, que se passe
ma vie beau jour de l'an. De-
vant une telle perspective, puis-je
suffire sans me sentir la paupière
humide, aux joies de la famille,
à ce bonheur à jamais disparu
pour moi. Non, tout cela, c'est
un rêve pour moi, et il me
semble que je reverrai un jour
revivre pour ma famille disper-
sée la sainte Bénédiction pa-
ternelle, les doux baisers de frère
et de sœur, de père et de mère,
mélés de d'anciens contes, quasi
la servante, les joies a-

afaires qui commencent la fête
et on se rassemble autour de
ceux que nous aimons, par ordre
d'âge et de grandeur, les membres
de notre famille. Vaine chimie
ne pourrât, qui se sera jamais,
que dans le ciel, sa réalisation.

Mais j'oublierai que je puis venir
dans le bus de te faire mes vœux
hâte. Sois donc bénie, et en fin,
joie d'une bonne santé et que
le bon Dieu te donne une longue
et sainte vie. Je te prie de te
bénir, comme moi-même je
te bénis en ma qualité de pè-
tre de Jésus-Christ. Bonne et
sainte nuit!

En disant peut-être savoir
Comment je me trouve ici. Lais-
se moi te dire que je vis dans
un très beau pays, avec un
beau climat, quoiqu'un peu
plus froid qu'à St. Louis, et
avec un très bon monde

Les nouveaux, à vrai dire, sont à
peu près les mêmes ici que chez
vous, et, s'il y a quelque différence
c'est pour le mieux. Les gens,
en général, sont d'un caractère
plus joyeux, plus charitables et
plus ouverts qu'à Rimouski.

Ils se paraissent aussi plus
portés pour le pèlerin et d'une
foi plus vive que chez nous;
l'esprit de critique surtout me
semble moins répandu, et ce,
non seulement contre l'auto-
rité religieuse, mais même
contre l'autorité civile.

Quant à l'ouvrage, il n'y en
a pas pour travailler, bien que
beaucoup soient employés à peu près
tout le temps. Je desirais une
permission à un ou deux d'ici,
qui a nommé St. Le. de Longueue,
mais je n'y vais qu'à tous
les deux dimanches. Là, je
loge dans la sacristie qui
est très confortable — et je suis

Tout à la fois, Curaceman, Sacré,
Taine, et cetera, tout ce que tu voudras
je suis le personnage universel
de la mission. Je t'invite à
venir me faire visite l'année
prochaine et je te ferai porter
à mes frais de St Louis. Tu
crains que je ne sois pas tout
à fait un merveilleux homme.
L'est Curaceman.

Depuis que je suis partie,
j'ai écrit cinq fois, dont
deux à ma mission. Ça n'est
pas beaucoup, tu me diras, mais
c'est déjà beaucoup, vu le tra-
vail que demandent toujours à
une nouvelle dans l'art, la pré-
paration d'un set nou. Et en suc-
cès, bien que je ne puisse être
jugé dans ma propre cause, je
ne te dis rien si ce n'est que
j'ai obtenu deux succès... pour.

J'ai reçu l'autre jour une
lettre de Nap. Laundry, qui m'a
fait grand plaisir. Il y avait

plus de dix ans que je n'avais
parlé de ses nouvelles. Et
me apprend que son Roy est
deux ans États, quelque part où
est l'Horizon, à Patuxet, par
Cousinquet. Et l'aurais-tu
pas vu, par hasard. Il est
peu me faire visite à Cocon-
na et il devait partir pour
Montréal quelques jours plus
tard. Il avait le dessein de
y aller le Kloudike s'il ne
pouvait pas à faire son
affaire en cette ville. Je serais
désireux de savoir s'il est
en train de mettre son pro-
jet à exécution.

Si tu avais occasion de voir
l'Horizon, me manquerais pas de lui
présenter mes souhaits de bon-
ne année. J'aurais pu adre-
sser et je lui proposais de lui
écrire, mais je n'ai perdue
et je ne puis la retrouver.
Je te remercie de m'adresser.

de ton journal: je le puis régulièrement
recevoir et avec beaucoup d'inté-
rêt. Il ne me n'arrive pas cepen-
dant régulièrement tous les jours
et il y a des numéros plus
anciens. J'en reçois après
des numéros plus récents, mais
auparavant je les ai et j'en suis
satisfait.

M. Alvin est toujours en
bonne santé et l'innocence dans
le couvent. Je me propose
de la faire entrer prochainement
à l'école protestante si je n'ai
pas tout de suite à faire. Si
tes vœux ont conduit de quelques
fractures, peut-être y réussira-t-on
pour et ce qui serait une ca-
balla de papier par les allures que
donne les manufacturiers. Les D.
ne cessent que elle apprend bien
et je le constate moi-même par
ses lettres. Puisse-y et dis-moi ce que
tu en penses. Il me paraît bien peu
Surtout ce n'est pas une fois de même
amical et au revoir.
Ton frère aff. J. H. Bouché